

« Le Murmure du figuier bleu », d'Idir Tas

Les souvenirs impérissables d'un humaniste

Il est des livres qui nous font voyager, nous projeter subitement sur les territoires bénis de l'enfance heureuse. Le dernier livre d'Idir Tas en fait partie.

Paris

Youcef Zirem

« **L**e Murmure du figuier bleu » est un

texte plein d'émotion et d'harmonie. Sorti dans la collection des lettres du monde berbère aux éditions L'Harmattan, ce récit se déroule dans plusieurs endroits : la Kabylie, Alger, Constantine, Paris et d'autres coins de ce vaste monde. « D'aussi loin que je m'en souviens, pour toute ma famille, la vie est une succession de départs », écrit Tas Idir. « Alors que nous nous croyons installés durablement en un lieu, commençons à l'apprécier et à tisser des liens, il nous faut de nouveau plier bagage, partir toujours ailleurs, là où nous n'aurions jamais pensé nous rendre », raconte Idir Tas qui a déjà publié plusieurs livres dont « L'étoile des neiges » (L'aube) et « Les genêts sont en fleurs » (Gaspard Nocturne).

Avec des mots simples et d'une profondeur inouïe, l'auteur réussit la prouesse de faire revivre des mondes qui, dans bien des cas, n'existent plus aujourd'hui. « Je n'avais que deux ans lorsque nous dûmes quitter précipitamment Bouzaréah où je naquis. Nous étions presque à la fin de la guerre. Mes parents voulaient retrouver leur maison et leurs lopins de terre en Kabylie, après cinq années d'exil forcé dans la Capitale », se souvient Idir Tas. Sur les hauteurs majestueuses de l'Akfadou, le petit enfant va grandir avec sa grand-mère paternelle Zineb, torturée par l'armée colonialiste, son grand-père maternel Boudjemaâ, Drifa, la grand-mère maternelle et son chat gris persan, zébré de blanc, Kader le fils d'Ahmed, le demi-frère de Boudjemaâ et tant de cousins attachants.

« D'aussi loin que je m'en souviens, pendant les dix années passées en Kabylie, j'ai vécu en

totale liberté. Personne ne m'imposait quoi que ce soit. Je suivais mes propres règles. C'était la nature qui me les dictait », se souvient Idir Tas qui évoque également la première leçon de natation que lui donne Kader dans une rivière, les moissons, le départ du père en France et son figuier bleu. « Comme il est beau, mon figuier, mon tendre ami avec ses bougies tout allumées qui m'éclairaient de l'intérieur, moi qui suis plongé dans une sorte de nuit depuis la veille, depuis que papa est reparti pour la France ».

Ce récit d'enfance est parsemé de chansons ; chansons de la légèreté, de la fête, du petit homme, de la mule, du passé, de la paix, de l'homme nature, de la sagesse, du fleuve Congo, des jardins divins, ou encore du chemin des oliviers. Derrière un univers enchanté se devinent des difficultés matérielles ; difficultés qui reviennent, parfois, dans la mémoire de certains sages, mais que les nouvelles générations ignorent totalement aujourd'hui.

Puis arrive cette déchirure, le départ, en famille, pour Constantine. « Il m'a fallu quitter ma rivière, délaissé mon école, abandonner mon chien Rex à ma grand-mère Zineb pour aller m'installer dans une grande ville inconnue. Je me revois encore monter dans la voiture de mon père, les larmes aux yeux », se rappelle Idir Tas. Dans cette ville qui s'appelait autrefois Cirta dont le grand roi Massinissa avait fait la capitale de toute la Numidie, Idir Tas s'accroche aux études. L'une de ses professeurs l'avait marqué ; elle s'appelait Olga, elle venait de ce pays qui n'existe plus, l'URSS. « Pour elle, il n'y avait aucun doute ; le capitalisme finirait par s'effondrer et le communisme triompherait sur terre. »

À Constantine, Idir et son père passent des moments agréables avec celui qui deviendra un grand chanteur, Lounis Ait Menguellet qui faisait, alors, son service militaire dans cette cité antique.

Le rire aussi avait aidé Idir Tas à surmonter les aléas de l'existence. « S'il est une chose que la vie m'a appris, c'est à rire de tout, même dans les pires moments », raconte celui qui va avoir son bac avec la mention bien ; ce qui lui vaut d'être invité, avec d'autres brillants élèves, à Alger par le président Chadli Bendjedid pour recevoir un diplôme d'honneur. Cette distinction l'encouragera à poursuivre sa route vers le savoir. Une route que l'enfant d'Akfadou empruntera avec beaucoup de succès.

« Devant les turbulences de la science, j'aurais pu éprouver le vertige, mais j'ai gardé la tête froide. C'était peut-être cela ma vraie force », écrit, avec lucidité, Idir Tas.

« Au printemps, les abeilles sont de nouveau libres de butiner les genêts qui donnent à leur miel ce goût d'exception », souligne l'écrivain qui a le don de saisir le miracle de la vie à chaque instant.

À bien des égards, *Le murmure du figuier bleu* – qui parfois devient un tumulte –, est un livre à lire, à méditer ; c'est un texte qui donne du bonheur dans un monde tourmenté et souvent superficiel.



« Le Murmure du figuier bleu »,
de Tas Idir, éditions L'Harmattan,
187 pages, 19 euros.